

Nous étions quelques-uns autour de la fosse, plantés là, raides et immobiles, empêtrés comme de mauvais acteurs essayant d'appliquer les consignes d'un mauvais metteur en scène. Mon frère, la femme de mon père — chapeau à large bord et lunettes noires — et quelques collègues qui se paraient encore du titre d'amis. Il y en avait peu. J'en reconnaissais quelques-uns. Depuis vingt-cinq ans, ils avaient changé. Je les retrouvais vieillis, grossis, le cheveu rare.

La pluie était tombée dru pendant la nuit. Elle s'était transformée, le matin venu, en un petit crachin froid et pénétrant. Je pensais à ma mère, la Bretonne : « Je revis quand je sens cette fraîcheur sur ma peau... » Le sol glaiseux s'agglutinait en mottes. Brr ! pas appétissant de se faire enterrer là-dedans. Chacune des traditionnelles pelletées que l'on jette sur la bière s'écrasait avec un bruit mou comme les paquets de mortier que le maçon lance avec sa truelle. C'est à ce moment-là, je crois, que j'ai pris la décision de faire brûler ma carcasse, le moment venu, quand un quelconque terroriste ou un tueur de la mafia aurait réussi à avoir ma peau.

Tout cela était lugubre. Les parapluies ruisselants, les pierres tombales alignées comme à la parade avec les dérisoires livres de marbre aux lettres dorées : « À ma fille chérie... », « À mon époux... » Toutes ces vies enfouies là, tous ces rêves éteints à jamais, le ciel bas, les mines compassées, les chuchotements. Pourtant, aucune tristesse ne m'envahissait... pourtant, c'était mon père qu'on enterrait là.

Un peu avant, en début de matinée, une cérémonie officielle avait eu lieu à Paris dans la cour des Invalides. Ben voyons ! On ne pouvait faire moins pour celui qui avait été baptisé « le meilleur flic de France » (« Toi aussi, mon garçon, tu seras flic, plus tard. Je te pistonnerai... » Je le revoyais, le doigt tendu vers moi, prophétique autant que péremptoire). Le ministre était là, le préfet de police, le chef de la PJ : « Toutes les huiles », comme aurait dit mon père, très fier. De ses origines prolétariennes, il avait gardé des tournures un peu vulgaires qu'il savait faire passer pour les fantaisies d'un homme du monde qui aimait à s'encanailler. L'orateur chargé de l'éloge funèbre avait sans doute longuement détaillé tous les épisodes de cette carrière prestigieuse. J'avais fait en sorte d'échapper à cette corvée. À ma descente d'avion, j'avais loué une voiture. Je m'étais rendu directement au cimetière de La Varenne. La cérémonie était déjà commencée. Je n'avais dit bonjour à personne. Un mouvement de curiosité avait salué mon arrivée. Curiosité ou plutôt hostilité de la part des invités à la mascarade. Le fils maudit était venu en blouson de cuir et jean, sans même une cravate. Après toutes ces années d'éloignement. Il était bien temps !

Ils avaient raison ! Qu'est-ce que je foutais là ? Je ne crois pas à la survie de l'âme. Je n'espérais donc pas que, du haut du ciel, mon père me verrait et se réjouirait de ma présence à ses obsèques. D'ailleurs, l'idée que cela aurait pu lui faire plaisir m'aurait plutôt incité à ne pas venir. Je n'éprouvais aucun chagrin de sa mort et si j'étais là, ce n'était sûrement pas pour me mettre en repos avec une conscience qui ne me reprochait rien. Mon frère ? Il m'était devenu indifférent. Ce n'était pas non plus pour lui apporter un

quelconque réconfort que j'avais fait le voyage. Quant à Isabelle, celle qui avait chassé ma mère de son paradis, j'avais plutôt envie de lui cracher à la gueule. Alors pourquoi ? Pour m'assurer qu'il était bien mort, enfin hors d'état de nuire au fond de son trou ? Certainement pas : j'avais définitivement coupé les ponts avec tout ça. Je ne le craignais plus. Ce que contenait cette boîte prétentieuse aux poignées brillantes n'était qu'un cadavre de plus parmi tous ceux que mon métier m'avait amené à rencontrer sur les chemins du monde.

La bière était maintenant entièrement recouverte par les bouses gluantes que nous nous étions appliqués à jeter dessus. Les fleurs des couronnes officielles, « Hommage de la République reconnaissante », avaient perdu de leur superbe. Les têtes des chrysanthèmes, alourdies par la pluie, pendaient lamentablement. On remit solennellement à mon frère le ridicule coussin de velours rouge piqué des décorations gagnées « au cours d'une carrière exemplaire au service de ses concitoyens ». L'ordonnateur des pompes funèbres, une sorte de grand Don Quichotte famélique, nous annonça avec la triste figure de circonstance que « la cérémonie était terminée et qu'il n'y aurait pas de condoléances ». Ouf !

Il y eut un moment de flottement parmi les participants pressés de partir mais qui faisaient semblant de s'attarder, vaguement honteux de laisser le mort là, tout seul. Elles savent ce qu'elles font les religions ! Qu'est-ce qu'il y a de plus sinistre qu'un enterrement civil ? Le maître de cérémonie et sa figure de clown triste comme s'il enterrait un proche mais qui, en douce, regarde sa montre parce que bientôt, derrière, il en a un autre à mettre en terre. Le cercueil flambant neuf, attendant d'être descendu par les gars des pompes funèbres. Pour tuer le temps, ils en grillent une en échangeant des plaisanteries à voix basse, afin de respecter le chagrin que la famille et les amis sont censés éprouver. Et puis, pas un chant, pas le plus petit accord d'orgues pour donner un peu d'ampleur à cette minable singerie. À l'église, ça vous a une autre gueule, tout de même ! Tout le monde s'ennuie et trouve le temps long mais, au moins, on s'est dérangé pour quelque chose. On vous enterre pas à la va-vite, comme un chien !

Mon frère s'approcha de moi. Pas d'effusion entre nous après quinze ans, pas même un bonjour :

— Tu viens à la maison ? me demanda-t-il tout à trac.

La maison... bien sûr ! Le déclic se fit en moi. Pendant toute la « cérémonie », je m'étais demandé ce que je foutais là. C'était ça la réponse. Bon dieu ! c'était pour elle que j'étais venu. Pour retrouver un peu de mon enfance, me souvenir du temps où je mettais mon père sur un piédestal, « Moi, mon papa, il... », où ma mère allait et venait en chantonnant d'une pièce à l'autre. J'acquiesçai d'un signe de tête en me demandant : Vas-tu supporter d'y voir évoluer en maîtresse des lieux la deuxième femme de ton père ou vas-tu la prendre par la peau du cul pour la flanquer à la porte ?

Je suivis la file de voitures qui quittait le cimetière. À ma grande surprise, seule la Renault dans laquelle mon frère avait pris place s'arrêta devant la grille qui fermait notre jardin. Il descendit de voiture pour l'ouvrir. Je fermai les yeux : grinçait-elle toujours légèrement quand on ouvrait le deuxième battant ? Le bruit attendu se produisit, apaisant, et me rejeta vingt-cinq ans en arrière quand, les deux pieds sur la

barre du bas, je me balançais allègrement en lui imprimant un mouvement de va-et-vient au grand désespoir de ma mère : « Arrête, Francis, tu vas fausser la porte. »

L'autre voiture, celle qui contenait la femme aux lunettes noires et au grand chapeau, avait continué son chemin. Je questionnai brusquement en montant les quatre marches du perron :

— Et l'autre, là, la dénommée Isabelle, elle ne vient pas ?

Mon frère eut un haussement de sourcil étonné.

— Tu n'étais pas au courant ? Ils se sont séparés au bout de quatre ans.

Bah, non ! je n'étais pas au courant. Ma mère, de son vivant, avait soigneusement évité de me parler de celui qui l'avait tant fait souffrir. Après sa mort, j'avais de même fait en sorte d'ignorer tout ce qui le concernait personnellement même si je n'avais pu faire autrement que de suivre sa carrière professionnelle, abondamment commentée dans la presse.

— Finalement, il l'avait épousée ?

Un grand contentement m'envahit en entendant la réponse :

— Non, ils ont seulement vécu ensemble pendant quatre ans.

Quelle revanche inespérée ! Ma mère l'avait-elle su ? Elle, elle avait résisté pendant quinze ans, avant de casser net. Elle était vengée. Allons ! il y avait une justice. Je me délectai un moment en me gargarisant avec ces quatre éphémères années puis l'amertume vint : c'était bien la peine ! C'était bien la peine de la délaisser, de la tromper, de la bafouer jour après jour, tout ça pour une maîtresse qu'il n'avait gardée que quatre ans !

— Mais alors, à l'enterrement, qui était-ce ?

— Oh, Laurence, une amie qui partageait sa vie, de temps en temps, rien de sérieux.

Sous le chapeau à large bord et avec les lunettes noires, ça aurait pu être effectivement n'importe qui, même une Isabelle vieillie et décatie.